

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 51

Artikel: La justice au bon vieux temps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Maurice, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements détent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente:
ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
 1904
 50 centimes.

Paderewski.

Le compositeur Paderewski se fera entendre à Lausanne lundi prochain, et à Morges le surlendemain, 23 décembre. Il jouera dans la seconde de ces villes au profit de la Crèche et de l'Infirmerie locale. A Lausanne, le produit net de son concert servira à former la première base du capital nécessaire à la construction d'une grande salle de réunions et de concerts. L'illustre pianiste favorise doubllement les Lausannois et les Morgiens, car il ne donne plus que très rarement des auditions musicales publiques.

Un auteur allemand, M. Alfred Nossig, a publié, à Leipzig, une brochure ornée de quatre beaux portraits du virtuose du piano et contenant sur sa vie et ses œuvres des renseignements que nous traduisons à l'intention de nos lecteurs. Du moment que Paderewski est devenu un ami de nos amis de Morges, il se trouve être l'ami du *Conteur vaudois* et a droit à une place dans nos colonnes.

Jean-Ignace Paderewski est Polonais. Il a 43 ans, étant né le 6 novembre 1860 à Kurylowka. Il commença ses études à Varsovie. Âgé de 16 ans à peine, il entreprit sa première tournée de concerts en Pologne et en Russie, courant d'une ville à l'autre en dépit d'un hiver rigoureux, et grelottant de froid sous un mince pardessus d'éte. Ce ne fut pas un enfant prodige — heureusement pour lui! Au conservatoire de Varsovie, où il entra comme professeur à l'âge de dix-huit ans, on disait dans son entourage: « Celui-là n'arrivera jamais à rien! » Paderewski douta le premier de son talent et, renonçant un moment à devenir un pianiste célèbre, décida qu'il ne serait plus que compositeur. Dépité, au reste, par l'accueil glacial de ses compatriotes, il quitta bientôt la Pologne et se mit à courir le monde.

En Allemagne, où il joue devant des célébrités musicales, on le conjure de se remettre à étudier le piano. Il se rend alors à Vienne et, à force de gammes, finit par devenir maître de l'instrument qui devait rendre son nom célèbre dans l'univers entier. Alors commence son triomphal voyage à travers les grandes capitales. Il joue devant tous les chefs d'Etat. À Londres, la reine Victoria fait rouler son auteuil à côté du tabouret de Paderewski pour mieux voir son jeu, et l'une des princesses royales sollicite comme une faveur de pouvoir faire le portrait de l'artiste. La reine de Roumanie le prie d'être du cercle de ses amis intimes. A Rome, le roi Humbert le décore d'ordres réservés ordinairement aux princes royaux. Après avoir été l'objet d'ovations enthousiastes en Europe, Paderewski se rend chez les Américains et les transporte

* Hermann Seeman, Nachfolger, Leipzig.

d'admiration, comme il l'avait fait des Allemands, des Anglais, des Français, des Russes et des Italiens.

Nous avons dit que Paderewski ne passait pas pour un petit phénomène dans ses jeunes années. Il avait cependant été marqué de bonne heure du sceau du génie. Ainsi il n'avait que douze ans quand il joua au professeur K. de Varsovie la niche que voici.

Un fabricant de pianos, ami de la famille Paderewski, avait présenté le jeune garçon au professeur K. Tandis que ce dernier et le fabricant discutent le plan des leçons, Paderewski se glisse dans une chambre voisine, aperçoit sur un piano le manuscrit d'une polonoise que le professeur venait d'achever, et le parcourant rapidement, apprend le morceau par cœur d'un bout à l'autre. Invité à jouer quelque chose pour donner à son futur maître une idée de ses dispositions, Paderewski exécute de mémoire divers morceaux et, en particulier, une brillante polonoise.

— De qui est cette composition? demande M. K.

— C'est un vieux air populaire qu'on joue dans mon village natal, répond l'enfant.

Le maître avoua ne l'avoir jamais entendu.

— L'imbécile! s'écria Paderewski en s'éloignant de la maison du professeur K., il n'a pas reconnu sa propre polonoise, à cause de deux ou trois misérables variantes que j'y ai introduites!

Paderewski n'est pas seulement un compositeur de renom et un génial pianiste, c'est aussi un homme de beaucoup d'esprit. Nombre de ses mots ont fait fortune.

Un prince R. qui joue au Mécène, bien qu'il profite plus des artistes que ceux-ci ne profitent de lui, avait organisé plusieurs fêtes de charité pour lesquelles il avait obtenu le concours absolument gratuit de Paderewski. Or, un jour, le virtuose ayant arrangé lui-même un concert de bienfaisance, fit demander au prince K. s'il ne retiendrait pas une place. Le noble personnage retourna simplement le billet qu'on lui envoyait. « Je ne sais, lui écrivit là-dessus Paderewski, je ne sais que penser de votre procédé. Est-il indigne ou est-il digne de vous? »

L'auteur de la brochure raconte qu'il vit pour la première fois Paderewski au Café central, à Vienne, rendez-vous de prédilection des artistes polonais. Il lui parla de Mozart et affirma qu'aucun compositeur de nos jours ne lui allait à la cheville. Paderewski se contenta de hausser les épaules; mais, le lendemain il se mit au piano et demanda la permission de jouer un morceau de Mozart très peu connu. C'était un menuet. L'air était si ravissant que l'adorateur de Mozart s'écria: « Eh bien, avouez vous-même que nul aujourd'hui n'est capable d'écrire quelque chose de pareil! » « Si fait, répondit Paderewski, car ce menuet est de moi. »

Rassasié de gloire, mais toujours passionné pour son art, Paderewski s'est fixé près de Morges, dans sa somptueuse villa de Riond-

Bosson. Il vit là parfaitement heureux. Lorsqu'il a assez travaillé, il se rend sur sa terrasse et ses yeux se portent avec ravissement, par-dessus la ville des îselettes, par-dessus l'arsenal, sur les eaux bleues du Léman et sur la ligne harmonieuse des Alpes. Mais son délassement favori est de soigner son jardin et les merveilleuses treilles de ses serres. « Si je n'étais musicien, je voudrais être paysan », dit-il parfois.

Musset l'a écrit:

Et l'on peut être artiste en plantant des navets. V. F.

Petit Noël.

Voici venir les soirs féériques et doux,
 Les soirs dorés et bleus comme sur les images
 Où l'on voit une étoile au ciel, et les rois mages
 Qui viennent adorer l'Enfant frêle, à genoux;

Voici venir les soirs exquis et féériques
 Où les bambins émus marchent plus doucement,
 Où les lumières ont des reflets plus magiques,
 Où le ciel est en or, et la neige en argent....

Car on sait qu'il viendra, le Noël blond et rose,
 L'adorable enfant — on le sait, on l'attend! —
 Des rêves? des désirs? C'est qu'on en avait tant!!
 Pourvu qu'il n'aille pas oublier quelque chose
 L'exquis petit Noël, le Noël blond et rose!

* * *

Pour nous les temp[s] sont loins, des petits Noëls blonds
 Et des désirs anxieux parce qu'ils sont trop longs;
 Et nous ne mettons plus, toutes les fins d'années,
 Notre plus grand sabot au fond des cheminées...

[bords —
 Peut-être craignons-nous d'y trouver, — jusqu'aux
 En place des bonbons, des nougats, des musiques,
 Et des pantins vernis qui sautent, fantastiques,
 Trop de désirs éteints, et trop de Rêves morts?...
 PIERRE ALIN.

La justice au bon vieux temps.

Que l'on prétende encore que le monde ne s'améliore pas, en dépit des apparences! Les principes de justice, d'humanité, de tolérance ont pourtant fait des progrès depuis le XVIII^e siècle, où l'on trouvait encore, dans le code criminel de l'ancien canton de Glaris — et ce pays n'était pas seul — des dispositions comme celle-ci :

* * *

Article sur les voleurs (extrait du code criminel de l'ancien canton de Glaris).

« Il est dit, quant au voleur Juif, qu'on doit » premièrement lui demander s'il veut adopter la foi chrétienne et recevoir le baptême. » S'il dit que oui, un ecclésiastique le baptise » par devant le tribunal, après quoi il est jugé » comme un chrétien, s'il veut par contre rester Juif, le jugement sera rendu comme » suit: Il sera pendu par les pieds avec une » corde ou une chaîne, comme voleur, à un » gibet dressé expressément pour lui, entre » deux chiens enrâgés, et si élevé entre le » ciel et la terre, que l'herbe puisse croître » sous lui, et qu'il puisse commander aux

» chiens, aux oiseaux et à l'air, étant de cette manière étranger à la terre. Et messieurs les juges ordonneront des gardes et des gens autour du gibet pour le garder jusqu'à ce que mort s'ensuive, afin que cette vile créature ne fasse plus ni bien ni mal, et lors que cela sera exécuté la loi sera satisfaite. »



Le père Magnu.

Le père Magnu ne crache pas dans son verre, comme on dit. L'autre soir, pour rentrer chez lui, « il y avait », et largement.

Accroupi sur une borne, au bord du chemin, il murmura :

— Ch'rette!... ch'rette!... yé traô tserdzi. L'a-rai mi failu férè dou voyâdzo!

* * *

C'était déjà le père Magnu qui, un jour, dans le même état — c'est son état normal — s'en retournait, sur son char, du marché de Morges. Il était dans la Grand'rue, lorsqu'il remarqua tout-à-coup que celle-ci allait se rétrécissant et qu'à l'extrémité les maisons bordières semblaient se toucher — simple effet de perspective, bien entendu.

— Diable! fait-il, c'est tout mince là au bout; y a pas mèche de passer. Faut veri.

Et il retourne son char.

Où est la bonne ?

L'engouement qui, tout-à-coup, s'est manifesté chez nous, comme ailleurs, pour les vieilles choses, en général, et pour les bibelots historiques, en particulier; les déboires récents des archéologues et des antiquaires au sujet de la fameuse tiare de Saïtapharnès, donnent quelque actualité aux lignes suivantes, publiées dans la *Gazette*, en 1834, et que vient de nous signaler le hasard.

* * *

La plume de l'abdication.

C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication, à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde et de monter en voiture, lorsque les commissaires des puissances étrangères, gravissant rapidement l'escalier du château, coururent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Sur un des côtés de cette table, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille: c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant l'abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Au bout de quelques minutes de silence, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écrivain et la plume de Napoléon; tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir comme un monument de la gloire de leurs armes.

Cette petitesse d'orgueil fut comprise du concierge du château qui avait eu soin d'enlever la plume aussitôt après la sortie de l'empereur. Le bruit s'en répandit, et bientôt le

commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut pas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans la ville, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge; chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit aujourd'hui à l'étranger plus de trois mille plumes richement encadrées; chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

* * *

En Ruthénie*. — D'où vient le plaisir intense que l'on ressent à suivre la vie, surtout la vie intérieure, des humbles personnages dont Séminé Zemlak nous raconte la destinée dans son nouveau recueil de nouvelles? Ce sont les histoires peu compliquées d'« obscurs » individus, comme le titre même en avertit le lecteur. Et pourtant nous compatissons à leurs douleurs, et notre sympathie va entière à ces simples paysans de la Ruthénie, quoique, peut-être parce que si différents de nous-mêmes.

Qu'on ne s'attende pas pourtant à oublier complètement, en lisant les *Obscurs*, sa propre personne, à repasser en soi les émotions des personnages actifs. On reste spectateur, malgré tout l'intérêt, on regarde les héros penser et surtout sentir, penser et sentir autrement que le lecteur occidental. Cette étrangeté est la raison qui rend attachantes ces nouvelles ruthénies. L'auteur le sait; aussi, parfois, cède-t-il au besoin d'expliquer ces états d'âmes si nouveaux, et quelques phrases d'exégèses psychologique viennent de temps en temps rompre — maladroitement et inutilement, à mon sens — l'inspiration, dans le dernier récit particulièrement.

C'est comme du Maupassant? Tant s'en faut; sans parler des quelques embarras dans l'art de la description, l'objectivité du novelliste français ne pouvait convenir à l'ardent patriotisme de l'auteur ruthène qui n'a pas le moins du monde l'envie de cacher ses amours ni ses haines. Et Séminé Zemlak a une heureuse fortune, puisque ses sympathies naturelles sont en même temps les nôtres, et que de tout temps l'on s'est accordé pour juger le vaincu plus intéressant et plus estimable que son oppresseur.

A. F.

Mots pétzans et poutés rézons.

III

Eintré la Sylvie à Daniel à Pierro et la Marienne à gros marsau.

(On delon la matená, vers lo borni daô maitin.)

La Sylvie. (Que récouré sé z'édzés). — Vo la-vâde, Marienne?...

La Marienne: (Tol'in furie, in frottein la roba d'on dé sé bouébo). — Faut bin lavâ quand l'ai ya pè lo veladzo dai roûtes dè bouébo que ne fan que dai cafenérâ!

La Sylvie. — Aô bin se l'an mònneteyi ion dai voutro?

La Marienne. — Quemin se vo ne savai pas què hier' à né, votron Jules, qu'est tant crain't, tant galé, tant sâdzo, que ne fè rin què dai ballès manaires, n'avai pas fotu noutron Constant avoué sé z'haillons dè la demeindze dein votron crau...!?

La Sylvie. — Votron Constant vo z'a contâ dai dzanlys; Jules m'a de que l'ai étaï tsai tot solet.

La Marienne. — Bin vai! Ta, ta, ta! On sâ prâd è iau sort votron Jules, votron gros cheintion... Ressemblâ à cliaque que l'a fê: n'est pas moo dè la promière...

* Zemlack « Les Obscurs », Payot et Cie, éditeurs.

La Sylvie. — Paret que ne l'ai ya què vo ad mondo po dere la vreta, in correin tot lo dzo d'ona mézon à l'autra délavâ lè dzeins avoué voutra lengua d'aspique..!

La Marienne. — Vitès dzalaôza, vo que vo ne sédè pas iau allâ!... Mâ vouaïque! tzi vo, l'est veré, vo ne paidè pas ona menuta... Lo dzo vo démarquâdè lo lindzo que vo robâdè, et la né tant que vo pouaidè veni à bét dé portâ lè tzerdzès et dè tsandzi lè bouein-nés...!?

La Sylvie. — Pouta chuvetta que vitès! vo z'ai bin de què vo z'incaïrè vo que vai on valet qu'est dè la compagni aô recéviô po cein que l'a lè dai à crotssets!

La Marienne. — Clioûdè votron mor! granta gormandal vilhie tsaropa! Allâdè pi payî la roba que vai met po vo mariâ et lè bossets dè vin que votron gouffra d'hommo bai à crédit!

La Sylvie. — On in porai férè dai bi z'ato et bairé daô bon vin avoué l'ardzein que la coumouna pâyò po élévat les basquelions de votra felbie...

La Marienne. — Tiaizi-vo tsancra dè gue-nautsche, dè triba, dè pouta chargua!...

(Naran bin su pas fini à l'haôra que l'es dè laô disputâ, se permi lè dzeins que s'attroupâron po lè z'ou're, ne s'êtaï pas trovâ Francuè à Tube qu'à zu la boun'idée d'allâ prindré on gouno et que sè incoradzî d'ie molh totès lè dûes bin adrâz quantiè que bolséian. Mâ cein a dourâ onco grand temps, ha à la fin sè tre-vougnivan fermo et quand l'in a zu prau et que sè san veriè lo dou, in sè tapein (à respel!), vo dévenâdè prao quel, Françue à Tube avaï lè bré qua laâ fasan mau.)

OCTAVE CHAMBAZ.

Entre Lausanne et Moudon.

L'autre jour, à la gare de Lausanne, nous avons vu un habitant de la capitale qui s'en allait chercher le ciel bleu et le soleil à... Grindelwald. Notre voyageur ignorait encore qu'il suffit d'une demi-heure de tramway pour sortir des brumes où éternuent nos corizas et où nos bronchites font entendre leurs lamentables gloussements, une demi-heure sur la ligne du Lausanne-Moudon, dans des wagons agréablement chauffés. Voici le Chalet-à-Gobet et la plaine blanche de Mauvernat, propice aux exercices sur skis; l'étang de Ste-Catherine, rendez-vous des patineurs; Montpreyres et son panorama des Alpes fribourgeoises; Mézières, où chantent encore les échos de la *Dime*; les propretés fermes de Carouge; Savigny et sa petite église perchée sur un « crêt », d'où le regard plonge sur le lac et sur les pittoresques contrées qui forment, pour ainsi dire, l'antichambre de la Gruyère.

Ces charmants belvédères ont été chantés par le philosophe Charles Sécrétan, ce qui n'empêche pas maints Lausannois de les ignorer encore, parce qu'ils sont aux portes de leur ville, tandis que Grindelwald!...

Tête à tête

Quelqu'un a fait le calcul du temps qu'une femme passe à se regarder dans la glace.

De six à dix ans, une jeune fille passe chaque jour sept minutes devant sa glace; de dix à quinze ans, un quart d'heure; de quinze à vingt ans, vingt-deux minutes, et de vingt à vingt-cinq ans, vingt-cinq minutes. De vingt-cinq à trente ans, la femme consacre une demi-heure par jour à son miroir. Plus elle avance en âge, moins la femme met de temps à se regarder: de trente à trente-cinq ans, vingt-quatre minutes par jour; de trente-cinq à quarante ans, dix-huit minutes; de quarante à cinquante